

l'Empire grec; les autres furent poussés par le pape contre les seigneuries de la Gaule méridionale, et les effroyables catastrophes qui bouleversèrent bientôt le Midi et auxquelles Philippe resta étranger (guerre des Albigeois), servirent encore indirectement cette royauté française, qui avait quelque chose de fatal, et à laquelle tout profitait, le mal comme le bien.

V

Des chances de fortune plus grandes que toutes celles qu'il avait déjà réalisées semblèrent bientôt s'offrir à Philippe. Le pape, qui avait naguère tenté de protéger contre lui le roi Jean, était maintenant au plus mal avec le roi d'Angleterre. Jean ayant refusé de recevoir un archevêque de Cantorbéry qu'avait fait élire Innocent III, le pape avait mis l'Angleterre en interdit, comme autrefois la France. Jean ne cédant pas, Innocent III alla plus loin qu'il n'avait fait contre Philippe, et déclara Jean déchu du trône; il manda à Philippe-Auguste qu'il eût à se charger, pour la rémission de ses péchés, du châtimement du roi d'Angleterre, lui transféra ce royaume pour lui et ses successeurs, et ordonna de prêcher la croisade en France contre Jean.

Philippe-Auguste convoqua ses barons à Soissons (8 avril 1213), pour leur annoncer qu'il allait passer le détroit et renverser le tyran excommunié. Tous les barons, sauf le comte de Flandre, gendre et successeur de l'empereur Baudouin dans ce comté, promirent au roi de le suivre. Philippe leur donna rendez-vous à Rouen, et fit assembler une grande flotte. Mais Innocent III agissait, dans cette occasion, avec moins de droiture qu'il n'avait fait à l'égard de l'Empire grec.

Au moment même où il octroyait à Philippe-Auguste la couronne d'Angleterre, il négociait la paix avec Jean.

Le roi Jean accepta tout ce que voulut le pape. Il renonça à toute intervention dans l'élection des évêques et des abbés; il prit la croix pour la guerre sainte, se reconnut, en son nom et en celui de ses héritiers, vassal et homme lige du seigneur pape pour les royaumes d'Angleterre et d'Irlande, et promit à l'Église romaine un tribut annuel en sus du denier de Saint-Pierre. L'hommage lige comportait envers le suzerain une sujétion beaucoup plus étroite que l'hommage simple (15 mai 1213). Le pape alors défendit à Philippe d'envahir la terre d'un roi qui avait satisfait à Dieu et à la sainte Église.

Philippe-Auguste se montra fort en courroux, car le pape l'avait poussé à de grandes dépenses pour préparer sa guerre, et s'était joué de lui. Mais le légat, par son adresse, trouva moyen de détourner la colère de Philippe sur un autre ennemi que Jean.

Philippe-Auguste gardait une grosse rancune au comte de Flandre, qui, seul des grands vassaux, avait refusé de le servir contre Jean. Ce comte était un prince de Portugal, appelé Ferrand, qui devait à Philippe la main de la comtesse de Flandre, fille et héritière de l'empereur Baudouin. Philippe résolut de punir l'ingratitude du comte Ferrand, et de se dédommager d'avoir manqué l'Angleterre, en prenant le riche comté de Flandre. Les armées de terre et de mer préparées contre l'Angleterre se dirigèrent contre la Flandre. Beaucoup de villes flamandes se soumirent à peu près sans résistance; mais les équipages de la flotte, sans respect pour une capitulation jurée, s'étant mis à piller Dam, qui était alors le port de Bruges et un très riche entrepôt de marchandises, une flotte anglaise, envoyée par le roi Jean, surprit la flotte française, et en détruisit une grande partie. Philippe-Auguste lui-même fut obligé de faire brûler le reste, pour que les Anglais ne le prissent point.

Philippe brûla la ville de Dam, et tira de grosses rançons de Bruges, d'Ypres et de la grande cité de Gand elle-même, qui paya, mais qui

de Vermandois, et un chef de *routiers*, de soldats-brigands, demandait Amiens. On se fût en outre partagé toutes les terres d'Église. Othon était brouillé avec le saint-siège et excommunié par Innocent III.

Philippe-Auguste prévint l'attaque. De Péronne, il marcha droit en Flandre (23 juillet), et alla se poster sous les murs de Tournai, coupant les communications de l'ennemi avec la Flandre. Tournai, jadis le berceau des rois mérovingiens, était une commune de langue française, qui relevait directement du roi et non du comte de Flandre, et qui restait toujours fidèle au parti de la France. Othon se porta de Valenciennes vers Tournai, et s'arrêta à Mortagne, à deux lieues des Français. Le roi leva son camp, afin de tourner l'ennemi, trop difficile à aborder de front. Othon suivit le mouvement des Français, et marcha derrière eux.

Philippe s'arrêta près d'un petit pont appelé le pont de Bovines, sur la rivière de Marque, et fit revenir le gros de l'armée qui avait déjà passé outre (27 août 1214). Ce fut un évêque, Guérin de Senlis, ancien chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, qui rangea l'armée française en bataille. Philippe-Auguste, dans sa harangue à son armée, insista beaucoup sur l'excommunication d'Othon et des siens, et sur ce que lui et ses hommes étaient, au contraire, unis à l'Église de Dieu. Les chevaliers demandèrent sa bénédiction, et, levant la main, il pria Dieu de les bénir tous; puis les trompettes sonnèrent.

Ce ne furent point des chevaliers, mais des hommes du peuple, qui engagèrent la grande bataille. Cent cinquante servants d'armes du Soissonnais, cavaliers armés à la légère, chargèrent hardiment les chevaliers de Flandre. Les chevaliers de Bourgogne, de Champagne et d'autres les soutinrent, et, après trois grandes heures de combat, les Flamands furent défaits, et leur comte fut blessé et pris.

Ceci se passait à la droite de l'armée française. Au centre, le roi et l'empereur étaient en face l'un de l'autre. Les milices de cinq communes, Amiens, Corbie, Arras, Beauvais et Compiègne, allèrent en



BATAILLE DE BOVINES

n'ouvrit pas ses portes. Lille s'étant révoltée, Philippe l'emporta par escalade, la brûla, et la plupart des habitants furent massacrés ou vendus comme serfs, ainsi que dans les anciennes guerres des Barbares. La perte de la flotte et la résistance des Flamands, venant après que l'expédition d'Angleterre eut manqué, avaient mis Philippe hors de lui-même et il agissait là comme eût fait Richard Cœur de Lion.

L'invasion du roi Philippe en Flandre eut de grandes conséquences. Les hauts barons des provinces du nord de la Gaule, qui avaient formé autrefois l'Austrasie, puis le royaume de Lorraine, craignirent que, si le roi Philippe réunissait à son domaine le puissant comté de Flandre, il ne voulût ensuite reprendre sur l'Empire l'ancien royaume de Lorraine, qui avait jadis appartenu plusieurs fois aux rois de France. Le bruit courait que Philippe-Auguste songeait à relever, au profit de son fils Louis, l'empire de Charlemagne, parce que Louis descendait de Charlemagne par sa mère. Or, les grands barons de ces contrées, qu'ils fussent de langue française ou de langue allemande ou flamande, n'entendaient point échanger la suzeraineté de l'empereur pour celle du roi de France, parce qu'ils étaient presque complètement indépendants sous l'empereur, tandis qu'il eût fallu reconnaître au roi, s'il eût été leur suzerain, une réelle autorité.

Le comte Renaud de Boulogne, homme très subtil et très vaillant, que Philippe-Auguste avait dépouillé de ses fiefs pour rébellion, parcourut les pays entre l'Escaut et le Rhin, afin de coaliser tous les seigneurs de ces provinces avec le comte de Flandre. L'évêque de Liège fut le seul qui n'y consentit point. Renaud de Boulogne alla ensuite chercher d'autres ennemis à Philippe au delà du Rhin. L'Allemagne était alors partagée entre deux empereurs, élus par deux factions rivales. L'un des deux empereurs était Frédéric II, de la maison de Souabe, petit-fils de ce Henri VI qui avait tenu le roi Richard en captivité. Frédéric était allié de Philippe-Auguste. L'autre

empereur, Othon de Brunswick, était le neveu et l'allié du roi Jean. Othon se laissa facilement persuader par le comte de Boulogne de venir se mettre à la tête des coalisés contre Philippe, et, quoique son parti eût alors le dessous en Allemagne contre Frédéric II, il réussit à lever un grand nombre de soldats avec l'argent que le roi Jean lui envoya d'Angleterre.

Othon vint, au commencement de l'année 1214, présider à Bruges l'assemblée des barons ligués. Il fut convenu là que les hommes de la Gaule du Nord et les Allemands attaqueraient le royaume de France par la Flandre et le Hainaut, pendant que le roi Jean débarquerait en Poitou pour recouvrer son héritage. Avant que Philippe eût achevé ses préparatifs de résistance, le roi d'Angleterre descendit à la Rochelle (mi-février 1214). Les Lusignan, ses anciens ennemis, et presque tous les Poitevins, passèrent de son côté. Il franchit la Loire, se saisit d'Angers, puis voulut prendre Nantes; mais les Bretons le repoussèrent, et, informé de l'approche de Louis de France, que son père le roi Philippe avait envoyé dans l'Ouest en toute hâte, il se mit en retraite, quoiqu'il eût bien plus de forces que Louis. Louis le poursuivit. Jean traversa la Loire en barque pour s'enfuir plus vite, et son armée se débanda. Presque tout le pays qu'il avait occupé fut repris par les Français.

La guerre fut plus sérieuse dans le Nord. Là, Philippe-Auguste avait devancé ses ennemis. La chevalerie et les communes rivalisèrent de zèle pour répondre à l'appel du roi, et aucun des grands barons n'osa faire défection, car leurs hommes ne les eussent pas suivis. Toutes les villes et les bourgs envoyèrent leurs milices avec leurs bannières à Péronne, rendez-vous général. Les ennemis s'assemblaient à Valenciennes. Les barons du Nord ne parlaient de rien moins que de conquérir toute la terre du roi Philippe. L'empereur Othon prétendait avoir la suzeraineté sur tout le royaume, avec Orléans et Chartres en propriété; le comte de Flandre voulait tout simplement Paris et l'Ile-de-France; le comte de Boulogne réclamait les domaines